

Saint-Etienne et la poitrine couverte de plaque en brillants, paraît, donnant le bras à la jeune reine, et tous deux montent dans le célèbre carrosse, surmonté d'une immense couronne royale, et conduit par huit chevaux, aux harnais rouge et or, la tête ornée de panaches blanches, et menés par des piqueurs.

Le carrosse royal est suivi de deux voitures à huit chevaux, de huit voitures à six chevaux et de huit à quatre chevaux.

La reine Isabelle a offert à sa belle-fille deux splendides nœuds en brillants et énormes émeraudes.

La princesse des Asturies a donné à la jeune reine des chevaux superbes.

Les infantes, chacune un éventail.

L'infante Christine, veuve de l'infant Don Sébastien, a fait présent au roi d'une épée avec la garde garnie de diamants.

Le roi Don François d'Assise a envoyé à la reine Marie-Christine une broche en brillants représentant une fleur de lys.

THÉODORE DE GRAVE.

LE PASSAGE DE DEUX PRINCESSES A PARIS

On lit dans un journal français :

Deux princesses viennent de traverser Paris presque à la même heure, se rendant à la même destination et dans des conditions bien différentes. L'une s'appelle Marie-Christine d'Autriche, et se rend à Madrid, où l'attend un trône. L'autre, c'est l'impératrice Eugénie, la veuve de Napoléon III, la mère désolée du prince tombé sous la zagaie des Zoulovs, qui s'en allait en Espagne recueillir le dernier soupir de la comtesse de Montijo, sa mère, dangereusement malade, et qu'elle a trouvée morte en arrivant.

L'une a devant elle un avenir brillant et souriant. Tout un peuple va l'acclamer, lui faire fête, élever en son honneur et pour sa gloire ses prières vers le Ciel. "L'autre," la veuve, la mère, la souveraine déchue, a peut-être pensé, en cette circonstance, aux pompes, aux fêtes, aux acclamations, aux réjouissances du mois de février 1853, à la messe solennelle de mariage célébrée en l'église Notre-Dame, à la naissance de ce fils qui fut saluée par tant de transports officiels, comme une espérance et une promesse d'avenir. Peut-être, dans cette course rapide et ignorée dans les rues de Paris, le souvenir radieux des ovations publiques d'autrefois s'est-il réveillé. Elle a pu comparer ces joies, ces grandeurs évanouies, avec les tristesses, les amères douleurs, les désenchantements présents. Un rêve a peine entrevu ! Et, ma foi, en présence d'un pareil contraste, je ne puis guère songer aux considérations politiques ; je ne vois là qu'une grande infortune humaine, qu'une femme malheureusement et cruellement éprouvée. Ce trajet solitaire d'une princesse détronée, enfermée dans une voiture discrète suivie de près par un fiacre occupé par des agents pleins de prudence... et de politesse, appelle des méditations philosophiques que nous épargnerons à nos lecteurs.

LE MARÉCHAL CANROBERT

Le maréchal demeure rue de Marignan. L'entrée de son appartement est au rez-de-chaussée, au fond de la cour—indiquée par de grands stores bleus. Un domestique en livrée sombre me fait monter un petit escalier intérieur. Il m'introduit dans le salon. Ce salon est bien exigü pour un maréchal de France qui a été deux fois ambassadeur et qui a commandé devant Sébastopol une des plus grandes armées du siècle. Tout est simple dans ce salon, et de haut goût. Deux portraits en pied retiennent aussitôt l'attention. L'un est le superbe portrait du maréchal en bourgeois, par Mlle Jacquemard. L'autre est un portrait de Mme la maréchale, où M. Jalabert a fixé sur la toile avec une incontestable maestria, l'air de grande race et la remarquable beauté brune de la jeune femme.

Le domestique vient me chercher et me fait monter au cabinet du maréchal.

Le maréchal est assis devant une table chargée de papiers, à côté d'une des deux fenêtres. Le jour l'éclaire de trois quarts—c'est le mode propice au relief. Je préfère presque la figure du maréchal d'aujourd'hui, à celle d'autrefois qui est si connue. Elle est plus rassérénée et aussi mâle. Le teint est légèrement bistré, comme il convient à celui d'un homme qui, si souvent et de si près, a vu le feu. Il me semble que les moustaches sont encore moins longues que jadis—leurs petits crocs découvrent la bouche qui, comme jadis, très-finement dessinée, tient à ne pas être trop vêtue. L'œil est toujours l'œil hardi et doux. Le front désormais très-chauve a une superbe ossature. Les cheveux qui restent sont moins longs qu'autrefois—et de ce blanc gris que certains aigles ont sur les ailes, comme s'ils avaient retenu la couleur des nuées qu'ils ont traversées !

Le maréchal est petit, mais bien plus grand que M. Thiers. Comme M. Thiers, il ne perd pas, quand il parle, un millimètre de sa taille—au contraire ! Il semble s'exhausser en rejetant la tête en arrière—encore plus comme un orateur que comme un général ! Mais quand il ne parle pas, sa taille semble avoir très-légèrement fléchi, comme un grand et vieil arbre, qui, demeuré debout, n'en conserve pas moins le pli que lui ont donné les grands vents !

L'âge a apporté sur la face cette diminution de lumière qui caractérise l'hiver—mais il a répandu la lumière flottante et unie de certains vieux tableaux de l'école italienne. Je la préfère aux clartés crues et aux ombres accusées, d'un portrait éclairé par le soleil d'été de la vie !

La conversation arrive bientôt en Italie, où j'ai eu l'honneur d'être présenté officiellement au maréchal. "Avez-vous vu le souvenir que le roi Humbert m'a envoyé—tenez !" C'est dans un écrin, le portrait du roi avec ces mots écrits en lettres d'or "A l'ami de mon père, le maréchal Canrobert—Humbert." "Brave jeune roi, dit le maréchal, il ressemble tout à fait à son père.—J'ai été bien heureux de rendre quelque service à ce fier soldat : Victor-Emmanuel." En effet, on sait que le rapport officiel français de la guerre d'Italie, constate que le maréchal sauva la ville de Turin. "Mais, dit le maréchal, on ne sait pas le menu de cette histoire." Et le maréchal raconte ce que je vais fidèlement reproduire. C'est ici un homme historique qui parle !

Le roi l'avait accueilli avec grande joie à son arrivée par le Mont-Cenis. Je le comprends—car c'était le premier soldat français que le roi vit, depuis la déclaration de la guerre—et ce soldat était un maréchal de France—et ce maréchal était Canrobert !

Le roi, le maréchal et le général de la Marmora, ministre de la guerre, allèrent aussitôt visiter la ligne de défense de Turin, bornée à six lieues de là par la rivière la Dora Baltea. Les Autrichiens étaient commandés par le général Glulay. Les trois chefs militaires parcoururent en voiture la rive droite de la rivière. Le maréchal fit : "Sire, quelles sont ces montagnes ou ces hauteurs que j'aperçois là-bas ? Elles sont sans doute sur notre rive droite ?—Mais, non ; elles sont sur la rive gauche. Alors, sire, la défense me paraît bien difficile. D'autre part, la rivière n'a guère d'eau ; que votre majesté regarde cet anier qui la traverse presque à gué !" Le roi et le maréchal remontèrent en wagon. Là, le maréchal montra ses instructions. Elles lui commandaient de rester avec son petit corps d'armée dans les gorges du Mont-Cenis—sans se commettre imprudemment avec l'armée autrichienne. Mais ces instructions ajoutaient, en post-scriptum, que le roi et le général Frossard, ayant parlé d'une ligne de défense de Turin, le maréchal devait l'examiner et la prendre comme telle, s'il le jugeait utile—sous sa responsabilité personnelle. Le roi Victor-Emmanuel

reconnut bientôt, avec son grand instinct militaire, que cette ligne de défense était impossible. Il se rembrunit. Il fit "Mais alors je suis perdu. Les Autrichiens vont prendre mon Turin !—Sire, un maréchal de France n'abandonne jamais l'allié de son pays. Je prie Votre Majesté d'écouter le plan de campagne que je lui propose." Et le maréchal parla d'évacuer Turin et de se porter à l'est, à Casale—c'est-à-dire de façon à pouvoir prendre de flanc les Autrichiens, s'ils passaient la Dora Baltea. Le roi embrassa le maréchal.

"Deux heures après, me dit le maréchal, j'étais couché sur un canapé au palais Carignan. Un homme apparaît... C'était M. Thiers..." Portraitiste, j'ai le devoir de bien faire apparaître aux lecteurs la figure des hommes que je dessine. Si je ne reproduis pas toutes leurs paroles, j'en rappelle assez pour indiquer la touche caractéristique. Ce mot "c'était M. Thiers" à coup sûr inattendu, est bien le maréchal orateur et causeur ! C'est là un de ces traits subits, parfois sublimes comme dans sa déposition au procès Bazaine ; parfois, comme ici, d'une originalité finement caustique. On sait en effet, que M. Thiers était presque la reproduction physique, en petit, de M. de Cavour—et le personnage arrivant tout à coup devant le maréchal... c'était M. de Cavour !

"Qui me vaut, dit en souriant le maréchal, l'honneur de la visite, à heure si indue, du grand homme d'Etat ?—Monsieur le maréchal, je vous préviens que c'est grave !—Ah ! c'est sérieux ! Eh bien, laissez-moi me lever, pour que je puisse recevoir, en maréchal de France, le premier ministre du pays allié de mon souverain !... Parlez maintenant, M. le comte, je vous écoute !"

Cavour croise ses bras et dit : "Est-il vrai, monsieur le maréchal, que vous ne voulez pas défendre la Dora Baltea et que vous abandonnez Turin à l'ennemi ?—Monsieur le comte, vous avez dit vous-même que c'était très-sérieux ; et bien, sérieusement, je vous réponds ceci : A chacun son métier—le mien est d'être soldat et de savoir militairement ce que j'ai à faire."

Ce que le maréchal avait prévu—arriva. Le général Giulai n'osa pas entrer dans Turin évacué. Il eut peur d'être coupé par les Piémontais et les Français réunis à Casale—et de tomber dans un piège tendu dans cette capitale ouverte à l'ennemi ! Turin était sauvé ! Si Turin avait été pris, les Autrichiens arrivaient au pied des Alpes—la Prusse, déjà en éveil, préparait part à la lutte. La cruelle campagne de France avait peut-être lieu douze ans plus tôt ! Que de gloire française perdue ! Nous n'avions plus ces noms lumineux de Magenta, Solferino, etc., qui, dans l'histoire, pourront contrebalancer, par leur clarté, la nuit de nos défaites postérieures !

On s'est toujours demandé pourquoi les Autrichiens n'étaient pas entrés dans Turin ouvert.—Voilà l'explication !

Le maréchal dit tout à coup : "Mais pourquoi parler de tout cela ? C'est fini. Je parle d'un autre siècle dont je suis. J'ai soixante-dix ans. Je me rappelle les jours de grande bataille, en compagnie de ce roi que j'ai aimé et de ses vaillants soldats ! En ai-je vu, depuis les jours encore plus loin de Constantine ! Ah ! La Moricière—Changarnier—Cavaignac ! J'étais aussi, moi, à l'assaut de Constantine—dans la Colonne du colonel Combes ! Les sept officiers en tête, dont j'étais, ont été rapportés sur des brancards ! Je me rappelle encore leurs noms ! Quel beau temps ! C'était comme la répétition publique de nos prochaines guerres de Crimée !" Le maréchal marche dans son cabinet. Les muscles de sa figure ont encore l'extrême mobilité de la jeunesse. Les gestes sont énergiques, amples et répétés. Le maréchal est toujours le jeune maréchal d'il y a vingt-trois ans ! C'est le marin prêt à se rembarquer—malgré la leçon de tant de

nauvages ! C'est un grand passé qui n'a pas l'inconvénient de tant d'autres grands passés—celui de ne plus être capable d'un avenir !

Le maréchal s'est tu. Je comprends qu'il pense à tous les héros qu'il a connus—et qui sont morts ! Sa pensée est comme un champ de bataille, au lendemain, où gisent encore tous les tués de la veille.

Mais lui, il est bien vivant—quoiqu'il soit entré déjà dans la légende, où n'entrent d'ordinaire que les gens morts ! Il marchait toujours dans son cabinet. Tout à coup, il montre un tableau : "Voici *Inkermann*, par Yvon—me voilà ! J'étais jeune, alors !" Et il parle de la Crimée—cette tempête de feu et de neige ! Vous souvenez-vous de cette Iliade où Canrobert fut un héros d'abnégation et de dévouement ? Le parlement anglais tout entier, lords spirituels et temporels, membres de la Chambre des Communes, ont voté un remerciement public à Canrobert et à son armée ! Je me souviens que dans le temps, le maréchal m'a montré sa carte de membre de la corporation des épiciers de Londres, qui le fait citoyen de la grande ville. Il n'a, dans cette corporation, en dehors des vrais épiciers—pour collègues que des rois et princes étrangers—ou les premiers personnages d'Angleterre ! Et le maréchal continue : "Mais maintenant, on semble oublier ce que j'ai fait ! Presque tous les témoins de ma vie sont partis ! L'autre mois, je suis allé assister à de grandes manœuvres. En apprenant mon arrivée, les soldats disaient : Tiens, Canrobert n'est donc pas mort !" Et cela se comprend, braves enfants—vous n'étiez pas encore nés que j'étais déjà maréchal de France !

Mais ce qui m'ennuie, ce sont ces attaques insensées. Certes, je dédaignerai toujours d'y répondre. Cependant c'est écoeurant de voir la fausseté absolue des attaques. Je reste fidèle à mon pays et à mes souvenirs, *Salus patriæ suprema lex esto*. Voici qu'on dit que j'ai été nommé par faveur général de division, au coup d'Etat—mes contemporains militaires savent que j'ai refusé ce grade. Il ne m'a été donné que trois ans après. J'ai fait tous mes grades à la guerre. J'ignorais absolument le coup d'Etat. J'ai obéi. J'avais deux chefs : Magnan et Carrelet. On dit que c'est moi qui ai fait tirer le canon et commandé la fusillade sur le boulevard. On dit que j'ai massacré tout le monde sur la barricade du faubourg Saint-Martin. C'est tout bonnement absurde ! Mes troupes n'ont pas tiré un seul coup de fusil en prenant cette barricade. Pour défendre la société je sais ce que je ferai—mais ici je suis accouru au bruit de la fusillade et du canon sur le boulevard—j'ai ordonné immédiatement la cessation du feu. Je vois d'ici le clairon qui l'a sonnée.—Le feu cessa. Ce pauvre soldat—un nommé Radot—a été tué à côté de moi, alors qu'il avait encore le clairon à la bouche ! Je l'avais connu en Afrique et je lui avais alors promis la croix. Je n'ai pu tenir ma promesse qu'en faisant planter une croix sur sa tombe !

La porte du cabinet s'ouvre. Un bien joli petit garçon, aux grands cheveux blonds, accourt "bonjour, papa, nous sortons. Nous reviendrons te voir bientôt !" Un frôlement de robe se fait entendre derrière nous.—C'est le beau portrait en pied de la jeune maréchale, qui semble être monté du salon d'en bas ! C'est la maréchale Canrobert—l'arrière petite-fille de Flora Mac-Donald !

Avez-vous remarqué que cette race s'en va en France—la race des femmes à qui on dit "madame la maréchale ?" C'est dommage ! Rien de beau comme ce titre donné à une femme ! Avez-vous remarqué aussi qu'on dit seulement "madame" aux reines—et il faut certaine habitude, quand on leur parle, pour placer convenablement ces mots qui les qualifient "Votre Majesté !" Le maréchal ne parlait pas de la guerre